

LA CROIX

5, rue Bayard, VIII<sup>e</sup>

4 OCTOBRE 1963

## PROPOS SUR L'ART

# LA BIENNALE DE PARIS

La troisième Biennale des jeunes vient de s'ouvrir au musée d'Art moderne. Les deux premières nous avaient donné à la fois des espoirs et des craintes. Des espoirs, parce qu'on ne peut tout de même pas voir la jeunesse de cinquante nations (soixante cette année) participer à une manifestation artistique sans attendre d'elle des résultats heureux pour la vie des arts. Et dans les deux premières Biennales, nous avons, en effet, noté quelques envois prometteurs. Des craintes toutefois parce que, ça et là, se révélait déjà un certain esprit de forfanterie, de surenchère moderniste qui se voulait plaisante et ne l'était pas. On décevait vraiment chez quelques jeunes un manque de sérieux, d'autant plus affligeant qu'il risquait de jeter un discrédit sur le travail sincère et sympathique de beaucoup d'autres.

Nous attendions de cette troisième session une réaction contre cette tendance fâcheuse, et notre attente était soutenue par la promesse qu'on nous avait donnée de voir les travaux d'équipe prendre une place importante. Ces travaux d'équipe avaient, en effet, constitué le meilleur de la dernière session.

Il nous faut donc avouer notre déception, d'abord parce que les travaux d'équipe sont moins importants, offrent moins de cohésion, sont moins aboutis que ceux de 1961 et plus généralement parce que le goût de la plaisanterie semble cette fois-ci l'emporter nettement sur le travail sérieux. Je ne sais à quoi attribuer cette regrettable évolution qui frappera et affligera de nombreux visiteurs.

Cette critique ne vise d'ailleurs pas les petites salles qui, ouvertes à l'entrée même de l'exposition par les soins du « groupe de recherches d'art visuel », présentent toutes sortes de jeux de lumière sur des mobiles métalliques. On peut craindre qu'étant donnée l'exiguïté de ces salles, les visiteurs ne s'y bousculent un peu, mais elles sont loin d'être dénuées d'intérêt. Je signalerai également quelques petites maquettes pour théâtres, sanctuaires, baptistères... qui constituent d'honnêtes propositions. Parmi les pays étrangers, la Belgique a choisi de présenter un ensemble dont Octave Landuyt a assuré la réalisation et où lumières et sons se combinent de façon assez heureuse. Je citerai dans le même esprit « Laboratoire des arts » organisé par Renucci. C'était un travail difficile à mettre au point et qui, même s'il n'est pas complètement satisfaisant, ouvre des horizons. Il y a bien aussi, venues parfois de nations lointaines, des peintures qui méritent d'être regardées.

Les regardera-t-on suffisamment ? Elles sont, en effet, noyées au milieu d'envois faibles et trop souvent suspects. De grands pays tels l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie même, en dépit d'une certaine recherche de présentation, ne me semblent pas avoir pris au sérieux l'invitation qui leur a été faite. Quant à la section française, le moins qu'on puisse en dire est qu'elle est désordonnée et affligée de pénibles canulars tel l'ensemble intitulé Abattoir qui s'y étale en place d'honneur.

A cause de ces verrues trop voyantes, trop nombreuses, la Biennale de Paris — c'est pourtant là un beau titre — risque de perdre, même aux yeux de ses meilleurs supporters, beaucoup de son crédit. Pour moi, je me refuse à penser que la jeunesse mondiale se trouve ici vraiment représentée, et que de notre époque engagée dans des recherches passionnantes et animée de tant de volonté constructrice, il n'y a pas autre chose à extraire que ces jeux d'un esthétisme vain, factice et finalement ennuyeux. Il y a certainement un redressement à opérer.

JOSEPH PICHARD.

JUVENAL

Rue Marivaux, 7 - 7<sup>e</sup>

4 OCTOBRE 1963

Par A Weber

## Les expositions

La troisième Biennale de Paris ouvre largement ses portes aux jeunes artistes de tous les pays. Il s'agit d'une originale confrontation internationale qui occupe les salles du Musée d'Art moderne de la ville de Paris. En un certain sens cette confrontation répond à la vocation de notre capitale, rond-point des arts et des lettres. Car les organisateurs de la Biennale ont tenu, cette année, à rehausser l'exposition par des auditions musicales et poétiques et des projections de films. Le seul dommage à tout cela : c'est que la Biennale coûte cher, très cher et qu'elle ne représente qu'une tendance de l'art contemporain : la nouvelle vague de l'abstraction, pratiquée chez les jeunes de moins de 35 ans.

Dès lors, pourquoi ne pas réclamer une Biennale de l'Art figuratif ? Elle se justifierait largement si l'on songe que les quelques rares toiles réalistes sont celles des jeunes peintres russes, dont le pompiérisme fait mal à voir et vous donne la nausée. Le portrait monumental de Lénine est un exemple du réalisme socialiste, dont, hélas ! d'autres motifs sont aussi lamentables d'expression, tel ce marin échappé de quelque atelier de bazar. Plusieurs peintres polonais et israéliens sont à retenir, d'autres de l'Uruguay et d'Italie, certains du Brésil aussi. Les salles les plus intéressantes sont celles réservées à la gravure où une presse, animée par J.-J. Rigal, fonctionne pour la plus vive satisfaction des curieux et des vrais amateurs d'art. De la section française, il faut retenir le splendide envoi de Jo-Alice Pellon, l'une des premières femmes-peintres de la jeune génération. Elle peint le drame par la couleur. Son envoi fait partie de ce petit lot de toiles que l'on n'oublie plus.

Côté sculptures, un amas de socs de charrues, de pilastres triturés, de tuyaux tordus, de plaques soudées, sans oublier la peinture « gonflante » et l'autre « éclipsée ».

Du meilleur et du pire, en bref... beaucoup de pire !